

## La promenade du mort-vivant

Une haute silhouette descend Swain's Lane, une rue pentue du nord de Londres. L'homme a des traits ridés, mais son corps est solide. Il marche d'un pas vif et fait de longues enjambées. À chaque pas, ses vieilles bottes lourdes le rapprochent du quartier endormi qui s'étend en contrebas. Ici, loin des lumières du centre-ville, la chaude nuit d'été est sombre. Tout en marchant, l'homme laisse traîner sa grosse main sur les barreaux de la haute clôture noire.

Ses ongles épais tintent sur le vieux fer forgé : *tic, tic, tic!*

De l'autre côté de la grille se trouve un cimetière très ancien, aménagé à même la colline. De ses yeux aussi noirs que l'encre, l'homme scrute le sol couvert de mousse et réfléchit, se souvient. À présent, le cimetière est pratiquement plein et il en est ainsi depuis la Première

Guerre mondiale. L'endroit est paisible. Mortellement tranquille. *Tic, tic, tic!* Il laisse retomber sa main. La grille s'arrête là; c'est l'entrée du village.

L'homme avance plus doucement maintenant, comme un chat qui s'apprête à chasser. Les premières maisonnettes apparaissent, blotties les unes contre les autres, leurs fenêtres toutes noires. Un moment plus tard, l'homme perçoit de la lumière et du mouvement devant lui. L'ombre d'un sourire se dessine sur ses lèvres desséchées.



— Aaah! Ne mange pas ça! lance Bennie Kemp à son chien en tirant sur sa laisse. Spitfire! Spitfire! Vilain chien!

À ces mots, le bouledogue se retourne vers son maître et lâche à contrecœur l'emballage de bonbon. *Vide de toute façon*, conclut son petit cerveau canin.

— Fais ce que tu as à faire et rentrons, poursuit son maître. C'est lugubre, par ici.

Spitfire lui adresse un regard vide. Il comprend quelques mots – *nourriture, promenade, biscuit* –, mais aucun de ceux-là.

Bennie observe les rues de son quartier. Il est étonné de les voir si désertes. Bien sûr, il a entendu les rumeurs,

comme tout le monde. Mais lui qui a grandi bercé par les glorieux récits de la bravoure britannique, il est un peu déçu de l'attitude de ses voisins. *Quelques personnes disparaissent et toute la ville se terre*, songe-t-il. Il n'accorde aucune importance aux reportages sur le sang qui tombe du ciel et autres événements mystérieux. D'après lui, les médias font tout pour attiser l'hystérie collective.

— Rien qu'un tas de bêtises, grogne-t-il dans le dos de Spitfire.

Cette fois, le chien ne se donne même pas la peine de se retourner. *Parle-moi quand tu auras un biscuit*. Il continue plutôt à renifler nerveusement le sol de son museau aplati et couvert de bave. Il sent quelque chose de mort là devant et il faut absolument qu'il le trouve! À présent, c'est lui qui tire sur la laisse. Ce peut être n'importe quoi : un écureuil, un pigeon, un chat. Oh! Comme il aimerait que ce soit un chat! Il entraîne son maître vers l'odeur.

Tandis que Bennie suit son petit guide à la démarche maladroite d'un lampadaire à l'autre, il aperçoit un homme. *C'est bien un homme, n'est-ce pas?* se demande-t-il. Le visage est creusé de rides profondes, mais le corps est grand et trapu. Ce personnage lui rappelle une statue qu'il a vue dans un parc. Les vêtements aussi. On dirait un explorateur de l'époque coloniale, quand la puissance britannique était à son apogée. *Il est vêtu pour affronter la*

*chaleur de l'Inde ou de l'Afrique, songe Bennie.*

— Vous allez bien? demande-t-il à l'homme. Vous m'avez fait une de ces frousses!

Spitfire finit par décoller son court museau du trottoir. *Eh bien, voici le cadavre, pense-t-il. Mais ça ne va pas du tout.*

L'homme laisse échapper un long souffle saccadé. L'air qui se déplace dans ses conduits endommagés produit un bruit de vieux tuyaux qui sifflent. Quand il lève les yeux, Bennie voit mieux sa peau. Malgré la faible lueur, il en discerne les détails. Elle est horriblement irrégulière : tannée par endroits, molle et pendante à d'autres. Puis, il distingue les yeux de l'homme.

*Oh, mon Dieu, ces yeux...*

Un cri perce la nuit, suivi de quelques aboiements brefs et sonores. Après un dernier jappement, les rues redeviennent silencieuses. Les maisons qui les bordent le sont tout autant. Quelque part, une lampe de chevet s'allume brièvement, puis s'éteint. Les autres fenêtres demeurent plongées dans l'obscurité. Les gens du voisinage restent dans leur lit et serrent leurs draps un peu plus fort.

Ainsi, personne ne voit la silhouette imposante d'un homme qui traîne un corps flasque par-delà les lumières qui bordent le quartier jusqu'en haut de la longue côte de Swain's Lane.

Le reste de la nuit se déroule sans incident. Les yeux lourds se referment et les esprits inquiets s'abandonnent au sommeil pour quelques heures, tandis qu'un bouledogue effrayé se pelotonne contre une porte close. Quant à l'ancien maître du chien esseulé, il ne sait pas encore que l'horreur ne fait que commencer pour lui.

Tôt le lendemain matin, loin des rayons du soleil à peine levé, un rituel ancien commence. Les résidents du quartier émergent de leur sommeil agité et de leurs mauvais rêves au son de la pluie qui tombe sur leurs toits et fouette leurs vitres. S'il y a une chose que les Anglais connaissent, c'est bien le bruit de la pluie. Et en entendant ces gouttes tomber, il est clair qu'elles sont bien trop lourdes pour n'être que de l'eau.